



## Le Cercle du «Matin Dimanche»

Gilles Marchand  
Directeur de la RTS

Les bouleversements, ce n'est pas ce qui manque en ce moment aux journaux, aux chaînes de TV ou de radio.

## «Ah non, vous n'allez quand même pas changer ça!»

C'est bien connu, il est urgent d'attendre. Cette maxime veille comme le monde a encore des adeptes, y compris dans le monde des médias, pourtant aux avant-postes lorsqu'il s'agit d'observer les changements des autres. Et les bouleversements, ce n'est pas ce qui manque le plus en ce moment aux journaux, aux chaînes de TV ou de radio, touchés par une triple pression, redoutable. Il y a d'abord la pression digitale qui fait changer tous les comportements médias, on le sait. Mobilité, picorage, curiosité, ubiquité, voilà aujourd'hui le quarté gagnant. Avec en plus l'ombre grandissante du «pay per view» qui veut que l'on ne paie strictement que ce que l'on consomme. Et tant pis pour la solidarité, entre régions, entre médias, entre programmes, entre articles.

Il y a ensuite la pression économique. Le marché suisse est minuscule, régional et linguistique. Les places y sont chères et à défaut de coopérer, les acteurs nationaux s'arrachent les miettes d'un gâteau que les chaînes allemandes, françaises et les plates-formes Web internationales dégustent avec gourmandise.

Il y a enfin la pression plus politique, qui souffle ici ou là en Europe. En témoigne la véritable mise au pas des médias publics en Hongrie et en Pologne, exemples consternants et heureusement encore incongrus sous nos latitudes.

Toujours est-il que l'on ne peut pas rester immobile face à tous ces mouvements de fond. Il faut d'abord parler de la coexistence entre les médias suisses, dans leur petit territoire ouvert à tous les vents de la concurrence internationale. Ce débat est programmé pour cet automne. Il est attendu et sera vif. Tant mieux, espérons qu'il permette un rebond utile. Il faut aussi parler d'argent et de la publicité, le nerf de la guerre médiatique, en train de déménager avec armes et bagages sur les vecteurs numériques. Ici pourrait-on sûrement imaginer de mutualiser les forces, de créer de la richesse, de coopérer entre médias dans notre espace économique national. Il y a moyen de faire plus et mieux, au moins au niveau régional.

«Tout mais pas ça!»

Et puis il faut bien sûr inlassablement repenser les contenus, revoir les programmes. Notamment lorsque les contractions budgétaires s'en mêlent. Rien de très nouveau, c'est la règle d'or du métier, tous médias confondus. Point de salut dans l'immobilisme. Curieusement, c'est pourtant souvent là que cela se gâte. Chacun convient bien volontiers qu'il est normal de s'adapter, de repenser le fond et la forme des programmes, des rubriques... pour autant que cela ne le concerne pas directement.

A chaque annonce de changement, à chaque intention à peine envisagée, pleuvent les réactions, parfois mesurées souvent outrées. «Ah non, vous n'allez quand même pas changer ça!... Tout mais pas ça!»

### On ne concocte jamais rien de bon sous pression, quelle que soit l'intention qui l'anime

Aujourd'hui, le contact est direct, la mobilisation facile, l'indignation s'enflamme vite. Les réseaux sociaux rivalisent avec les bonnes vieilles pétitions, qui pourtant bourgeonnent en ce moment, dans tous les domaines. Les émissions religieuses, la littérature, les musiques. En d'autres occasions, les sportifs ont aussi la réaction rapide.

Bien sûr, il n'est jamais facile de changer les habitudes. Aussi bien pour ceux qui conçoivent et fabriquent que pour ceux qui lisent, regardent ou écoutent. Alors on peut certes considérer ces réactions, parfois épidermiques, comme des marques d'attachement bienvenues. Il faut en tout cas les entendre.

Mais, faut-il le rappeler, on ne concocte jamais rien de bon sous pression, quelle que soit l'intention qui l'anime. L'indépendance dans la conception d'un programme, d'un journal ou d'une émission, c'est l'ingrédient de base de la cuisine médiatique. Il mérite tous les combats. De ce point de vue, et c'est bien le seul, il est urgent d'attendre avant de remettre cela en cause!

## Le mail de

Peter Rothenbühler  
Journaliste



## Cher Christian Cudré-Mauroux,

Je n'ai jamais compris le fonctionnement interne de la police genevoise que vous dirigez avec Monica Bonfanti. Vous êtes son chef des opérations, un ancien, un pilier. Et voilà qu'on vous suspend dans vos fonctions. Le conseiller d'Etat Pierre Maudet ouvre une enquête administrative, vous auriez mal estimé l'ampleur de la manifestation des Black Blocs qui ont réservé une nuit d'humiliation à Genève. J'admets que mobiliser 31 policiers pour encadrer 400 manifestants violents, c'est assez grave pour une police qui doit garantir la sécurité d'une ville internationale. Mais là, on a l'impression qu'on ajoute du gâchis au gâchis: les casseurs restent impunis et l'un des meilleurs flics de la République paie la casse. Le monde à l'envers. On ne sait même pas si vous servez juste de bouc émissaire. Toutefois je dois reconnaître que Pierre Maudet était bien obligé d'ouvrir une enquête s'il voulait continuer sa mission peu enviable de faire – enfin – revenir ordre, discipline et calme dans cette police. Même au prix d'humilier l'un de ses meilleurs éléments. Sachez que vous gardez la confiance d'une grande majorité des citoyens, surtout si vous dites assez vite pourquoi il y a eu un couac. Vous connaissez les tarifs: faute avouée, faute pardonnée. Faute cachée, pas de pardon.

## La semaine vue par Racalbutto



racal.lematin.ch

Pour voir les autres dessins de Racalbutto



## Lionel Baier

Cinéaste

## Le sourire de Benoît Violier

Benoît Violier avait un visage harmonieux. Des cheveux prématurément blanchis par la toque qui les recouvrait la plupart du temps, deux sourcils noirs de jais par esprit de contradiction, un nez épaté ouvrant comme un brise-glace la chair rose des joues afin de laisser apparaître une bouche à la dentition parfaite. Des traits réguliers et avenants, comme une assiette bien dressée.

Lorsque l'on introduit le nom du cuisinier franco-suisse dans un moteur de recherche, c'est la même photo qui apparaît dans l'infini d'Internet. Seuls les fonds changent. Tantôt les cuisines de l'Hôtel de Ville de Crissier, tantôt les salons de l'Elysée, mais l'homme au centre reste le même, immuable, comme l'est son sourire. Bien que franc et généreux, ce rictus ne semble pas être la manifestation extérieure du bonheur, mais celle d'une politesse faite à la clientèle. Ou plutôt d'une promesse tenue. La gastronomie ne peut être que généreuse, ouverte, heureuse et dionysiaque. Et le chef qui la met en scène à l'égal de ce tourbillon de plaisir. La tragédie, le drame, le mélo, ça

n'existe pas sur la carte. Pas de «déprime de homard trépassé au beurre servi avec ses tagliatelles en bout de course». Que des «bouquets d'amour», des «éclats de joie». La grande cuisine, c'est la célébration la plus raffinée de notre force de vie. Manger, non pas pour survivre, mais pour vivre un peu plus. Sentir la beauté du monde nous traverser de haut en bas le temps d'une bouchée.

### Le plaisir du chasseur n'est pas de tirer du gibier à plume, mais la peur de rater sa cible

A Crissier, Benoît Violier poursuivait mieux que tous cette recherche d'absolu. Son plaisir de transmettre, de passer le savoir et pas uniquement les plats, était une forme de résistance contre le consumérisme. N'en déplaise à certain, la grande cuisine éclaire le monde d'un feu aussi ardent que la littérature. C'est un art performatif, qui demande de se mettre corps et âme à disposition

de sa pratique. Il faut travailler dur avant que la technique, la précision, et l'effort ne s'effacent devant une forme de pureté simple. Devenue divine, la cuisine ne s'encombre pas d'explications, elle est évidente. Le moteur du chef, c'est cette quête essentialiste. Que la distinction entre nourriture céleste et terrestre soit abolie.

Peut-être que Benoît Violier en avait trouvé le chemin, que son inénarrable sourire traduisait le trac de celui qui, à 44 ans, arrivait au sommet de son art et ne voyait devant lui plus rien à conquérir, ni personne à convaincre. Le plaisir du chasseur n'est pas de tirer du gibier à plume, mais la peur de rater sa cible. Une telle excellence provoque forcément un renoncement, une solitude à soi-même.

Je ne me risquerai pas à tenter d'expliquer son geste, son coup de feu intime, de rendre rationnel ce qui ne l'est pas. Ce serait comme lui demander encore une fois de nous servir, de nous remplir de sens, de combler notre faim d'explications. Nous voilà telle Alice aux pays des merveilles. Notre chat du Cheshire a disparu et il ne reste plus que son sourire. Ayons pour lui la reconnaissance la plus intime, la plus profonde: celle du ventre.